

À propos d'une pratique On the question of a practice

Robert Sévigny

Volume 4, Number 1, June 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030047ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030047ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sévigny, R. (1979). À propos d'une pratique. *Santé mentale au Québec*, 4(1), 62–72. <https://doi.org/10.7202/030047ar>

Article abstract

The author, a psycho-sociologist and a professor in the department of sociology at l'Université de Montreal, looks back and reflects on his practice as an intervener in different types of groups. He returns to his first experiences with T-groups and to the analysis of them which he made at the beginning of his practice. Furthermore, this analysis touches on questions that remain very relevant. Thus the author explains why, for social reasons, he came to privilege work with "real groups" rather than that with spontaneous groups. On the basis of twenty years of experience and a view of many group approaches it can be asked whether the question of man in society as a change agent should not be posed to a greater extent within groups.

1) Dans *Sociologie A Sociétés*, vol. 9, no 2, d'octobre 1977, le lecteur trouvera un article de moi qui préserve une réflexion plus systématique mais sans référence immédiate à ma propre pratique. Ce numéro, entièrement consacré au thème "psychologie, sociologie, intervention" comprend également plusieurs textes qui ne sont pas étrangers à certains thèmes développés ici. On y trouvera aussi de nombreuses références bibliographiques.

A propos d'une pratique

Robert Sévigny

Le cheminement d'une carrière est souvent jalonné d'un certain nombre d'expériences qui servent de "points de repère". Certes je ne veux pas ici écrire un journal au passé, ni reconstituer, à force de mémoire, telle ou telle expérience vécue il y a cinq, dix ou vingt ans. Je pars plutôt de l'hypothèse (ou de l'espoir !) que le temps a permis de décanter mes impressions et/ou mes idées sur une pratique qui - comme toute pratique - n'a pas toujours été transparente.*

Que je le veuille ou non, que j'en sois heureux ou pas, une première constatation m'apparaît évidente: je suis venu à la psychosociologie par la sociologie et, encore aujourd'hui, j'ai tendance à poser, à ma pratique d'intervention, des "questions de sociologues". Ma décision de reprendre à la base des études de psychologie (de la ratologie à la psychologie sociale en passant par la psychologie clinique...) était ma façon de me préparer à faire de la recherche sur des thèmes qui, d'une façon ou d'une autre, ramenaient à la **relation individu-société**. Il y a bien sûr les recherches que j'ai faites qui visent presque toujours à comprendre comment les **individus** vivent leur **société**, comment ils sont influencés par elle, comment ils peuvent l'influencer, qui reprennent cette problématique. Mais par rapport aux théories et aux pratiques de l'intervention psychosociologique, je me suis toujours posé des questions analogues: les interven-

* En réponse à l'invitation des responsables de cette revue, je m'étais fixé comme objectif de présenter mes réflexions sur ma propre pratique d'intervenant et sur le contexte de cette pratique. Dans cet esprit, j'entrepris de commencer... au commencement. Mais le lecteur se rendra vite compte que mes propos m'ont parfois amené à laisser de côté cette présentation chronologique. En fait, je fais référence à quelques expériences seulement. Celles-ci se situent en 1958-59, 1964, 1974.

L'auteur est psychosociologue et professeur au département de sociologie de l'Université de Montréal.

tions auprès des individus ou des groupes restreints aident-elles ou empêchent-elles de vivre dans sa société ? Peut-on "réduire" cette société aux groupes restreints ou aux individus qui sont les clients privilégiés des psychosociologues et psychologues en général ? En quoi la pratique des intervenants est-elle influencée par la société ? Ou, ce qui revient au même, cette pratique ne sert-elle pas les intérêts de certains segments ou de certaines dimensions de la société ? Par exemple, l'outillage conceptuel et technique des intervenants ne les amène-t-il pas à privilégier le secteur de la vie privée et à délaisser celui de la vie publique, à proposer souvent des changements individuels et, rarement, des changements sociaux, des changements dans la structure sociale. J'ai le sentiment d'avoir repris cette question par différents biais, de l'avoir parfois "approfondie", parfois "élargie", mais de ne l'avoir jamais abandonnée tout à fait.

Pourtant, à travers de multiples expériences professionnelles, du T-Group à l'intervention dans les organisations, de la thérapie rogérienne individuelle (que j'ai apprise mais peu pratiquée) à mes tentatives actuelles pour en arriver à un modèle d'intervention qui me satisfasse le plus possible, je n'avais pas toujours le sentiment d'une continuité : les brisures et les contradictions m'apparaissaient souvent fondamentales et, dans un certain sens, l'étaient sans doute.

En 1958-1959, à l'Université de Montréal, la psychologie sociale s'appelait "dynamique de groupe" et le T-Group était le modèle d'intervention privilégié. C'est aussi à cette période que j'ai été participant à un de ces groupes aux USA. Comme la plupart des participants sans doute, j'ai découvert un instrument d'expérience (on dira plus tard "experiencing") et d'auto-analyse qui, de toute évidence utilisait des ressorts personnels et inter-personnels qui laissaient peu de gens indifférents - ni moi ni les autres participants. Un des souvenirs très précis de cette session est celui de la dernière rencontre où L. Bradford discutait les problèmes de l'apprentissage fait là, aux situations que chacun retrouvait de retour chez soi. Il y disait à peu près ceci : "En quittant une session comme celle-ci, il y a des participants qui pensent : "J'ai hâte de retourner chez moi pour y appliquer ce que je viens d'apprendre" et il y en a d'autres qui pensent : "j'ai donc été bien durant ces trois semaines, j'espère que je pourrai y revenir l'an prochain". Et dans l'esprit de Bradford, il ne faisait pas de doute que, seule, la première attitude était celle du "bon participant" soucieux d'inscrire sa session dans un processus d'éducation, d'apprentissage, d'efficacité, d'application. Mais à y repenser, vingt ans après, le plus extraordinaire est plutôt qu'il ait senti - ou pressenti - que la formule T-Group pouvait offrir tout autant un lieu où on est "bien dans sa peau" qu'un lieu où on se prépare à quelque chose. Or, c'est là le noeud de ce qui devait être formulé plusieurs années plus tard par Lieberman : dans tout

le secteur des groupes de croissances (**The Encounter Group, First Facts**) l'animateur est plus souvent un "provider" qu'un "trainer". C'était aussi avant le temps, pressentir que le T-Group d'alors était potentiellement chargé de valeurs **contre** ou **néo-culturelle**. En d'autres mots, s'orienter vers les valeurs véhiculées par ce médium pourrait signifier - au moins implicitement - une forme de rejet des valeurs et des pratiques dominantes de notre société: d'ailleurs, durant cette même session, un autre pionnier du **NTL**, Kurt Benne, était toujours soucieux de faire ressortir les valeurs sous-jacentes aux expériences de Bethel. A ce moment-là, ce qui ressortait de plus manifeste était l'effort d'orienter les participants vers le modèle typiquement américain de la participation démocratique à travers les associations volontaires. Mais je me souviens qu'au cours d'une discussion quelques années plus tard, nous avons "rescuscité" les anciennes catégories du vieux sociologue allemand, Toënies en disant que l'essentiel du mouvement vers le T-Group consistait à fournir aux gens un milieu de style **gemeinschaft** au lieu de **gesellschaft**: une **communauté** où les individus retrouvent le sentiment de partager spontanément des sentiments en commun, plutôt qu'une **société** où les individus se retrouvent afin de poursuivre délibérément et volontairement un objectif commun. C'était, en d'autres mots, redire ce que Bradford avait laissé entendre. Le plus cocasse, au fond, c'est que cette conversation sur l'orientation profonde du T-Group avait lieu en **attendant** que commence une réunion qui, elle, devait porter sur toute une série d'aspects techniques et statistiques du T-Group: l'art de passer à côté de l'essentiel...

Au retour de ma première expérience du T-Group, je devais, coup sur coup, être observateur dans ce qui était, je pense, les premiers T-Group à Montréal, et animer moi-même deux groupes de professeurs à l'emploi d'une institution pour enfants handicapés. Pour ces professeurs, le T-Group était un des éléments d'une semaine de perfectionnement dans laquelle entraient bien d'autres activités plus proches - au moins en apparence - de leur travail professionnel. Je réalise, en écrivant ces lignes, que cette première expérience comme animateur (on disait alors "moniteur"), que je n'avais pas spécifiquement choisie, présageait d'une orientation qui allait être longtemps la mienne: j'ai cessé un jour d'animer des sessions auxquelles les participants s'inscrivent individuellement pour privilégier les interventions auprès de groupes "réels" qui, indépendamment du T-Group, avaient leur propre dynamique. Je sais fort bien qu'en un sens tous les groupes deviennent "réels" dès qu'ils sont formés: un groupe de croissance ou un groupe de thérapie développe sa propre dynamique. Il est aussi "réel" parce qu'il constitue un micro-système social temporaire et que, dans notre type de société, une partie importante de la vie sociale se passe dans de tels systèmes temporaires, que cela s'appelle un groupe de thérapie, une session, un cours, un colloque, un congrès, etc. Quand je me réfère ici aux groupes "réels", il s'agit toutefois d'autres choses, de groupes qui ont leur existence indépendamment qu'il y ait inter-

vention ou pas, des groupes qui sont situés d'emblée quelque part dans la société, qui ont certains objectifs, certaines traditions, certaines formes d'action (ou d'inaction), etc. Le genre de session que j'ai délaissé à ce moment-là impliquait plutôt des groupes **abstraits** de leur contexte social, des groupes que l'on créait un peu en vase clos, (à ce moment-là on disait, de façon plus élégante, "en îlot culturel") et qui, par la force des choses ou de la situation, étaient "coupés" de plusieurs dimensions de la vie "réelle": l'action et ses stratégies, l'exercice du pouvoir, les expériences du passé et du futur, les décisions à long terme, etc. Or cette façon de vivre **en îlot culturel** n'est pas étrangère à bien des formes de thérapie qui ont été développées par la suite.

J'ai retrouvé, il y a quelques jours, un texte que j'ai présenté à un congrès de l'ACFAS à l'automne '59 dans lequel je faisais référence à ces trois premières expériences du T-Group vécues en trois mois (l'habitude de ne pas jeter ses vieux papiers...!). Or, il me semble que dès ce moment-là apparaissaient des traits qui allaient demeurer caractéristiques de presque toutes les approches d'interventions qui devaient foisonner par la suite (Gestalt, Analyse transactionnelle, etc): l'expérience spontanée plutôt que volontaire, émotive plutôt que rationnelle, individuelle et inter-individuelle plutôt que sociale et collective, axée sur le "feedback-connaissance-et-expérience-de-soi" plutôt que sur l'action. Dès mes premières expériences dans ce domaine, ce n'est jamais ce qu'on y vivait (ce que j'y vivais moi-même) qui me posait problème, mais tout ce qui semblait être **empêché** d'être fait. Dans ce texte, je posais les questions du transfert de l'apprentissage :

"... en centrant l'attention et l'énergie émotive des membres sur des problèmes de personnalité et du petit groupe qu'est le T-Group, celui-ci n'empêche-t-il pas l'individu de s'ouvrir à d'autres réalités sociales plus complexes ou simplement différentes du T-Group?"

Il me semblait que l'expérience des participants au cours même de la session montrait comment ce transfert était difficile. Ainsi rappelant que la session américaine impliquait environ quarante heures de T-Group et soixante-dix heures d'activités diverses: techniques de travail en groupes, exposés sur les systèmes sociaux ou les phénomènes de groupe - exposés au cours desquels se faisait de fréquents rapprochements avec ce qui était vécu dans le T-Group, je résumais ainsi mes impressions à cet égard :

"... quelle est l'attitude des participants devant ce qui dépasse les cadres des problèmes de personnalités ou ceux des petits groupes? En général, les participants avaient pour tout ce qui était éloigné du T-Group une attitude plutôt négative. Cette attitude était d'ailleurs très souvent verbalisée. Au sortir d'une conférence sur le "système social", par exemple, la plupart des membres de l'équipe dont je faisais partie disaient n'être pas intéressés à **ce moment-là** à ce type de problèmes, que le T-Group avait posé assez de problèmes à résoudre pour le moment, etc."

Enfin, à propos de toutes les activités centrées sur le "retour chez soi", je reprenais :

"À ce moment-là aussi on constatait la difficulté de sortir du T-Group, à ne pas faire du T-Group (...). De plus, on constatait une tendance marquée à définir les problèmes que chacun pouvait avoir dans son milieu de travail ou dans son association, en termes d'attitudes personnelles. Même si des conférences théoriques avaient été données sur la complexité des structures sociales, la seule dimension qu'on abordait volontiers était celle des relations inter-personnelles et du jeu des personnalités en cause.

Et je conclusais :

"Dans l'ensemble l'impression générale qui se dégageait - à mon avis - était que les participants n'accordaient de la valeur (et limitait leur champ perceptuel) qu'au problème de personnalité, et plus précisément qu'à l'aspect émotif de ces problèmes..."

Je pense que vingt ans après, on n'a guère avancé sur cette question. Le problème reste entier. Ceux qui, poursuivant dans la ligne du T-Group, font aujourd'hui des "groupes" de tout genre ont "liquidé" toute tentative d'action ou de compréhension à l'égard des cadres sociaux dépassant les limites des individus et des relations inter-individuelles. Cette affirmation pourrait être nuancée car il y a des exceptions. Mais la tendance principale est au mode thérapeutique d'intervention, i.e., à l'intervention centrée sur l'individu. La distinction fort répandue aujourd'hui entre "groupe de thérapie" et "groupe de croissance" masque plus la réalité qu'elle ne l'éclaire, car à part les formes extérieures de participation à ces groupes, il y a vraiment peu de différence entre les deux : mêmes thèmes, mêmes animateurs ou thérapeutes, mêmes genres d'activité, etc. D'un autre côté les implications politiques (au sens large du terme) de ces activités thérapeutiques ou quasi-thérapeutiques sont rarement explicitées - ni dans les documents écrits et encore moins dans la pratique des groupes. Ainsi, par exemple, l'aspect contre-culturel ou néo-culturel de ces groupes demeure non-dit la plupart du temps. Seul Paul Goodman a consacré une partie de ses énergies à expliciter les fonctions politiques congruentes avec ses activités dans le mouvement gestaltiste : mais qui aujourd'hui (au moment où les "sessions de gestalt" s'organisent en brochettes) songe aux textes de Goodman sur l'anarchisme ? Pour ma part, je trouve attrayante cette dimension anarchique des activités de groupes. Pour reprendre les termes employés plus haut, il faut bien voir que, de toute façon, faire l'expérience de relations sociales sous le mode de la "communauté" est de fait anarchique à l'égard du mode prédominant qui, lui, est celui de la société. D'un autre côté, au nom du temps présent, de l'expérience vécue, ces groupes supposent implicitement que la "vraie vie" n'est jamais où on est quotidiennement, qu'elle est dans un "ailleurs" d'où est exclu le "monde "inhumain" des structures sociales, des institutions, etc. Je n'ai pas encore compris d'où était venue l'idée (bien ancrée aujourd'hui) que les relations inter-personnelles

étaient "humaines"... et les structures sociales, "inhumaines". Cela, au fond, est une autre version de la dichotomisation individu-société. Une version plus contemporaine se retrouve souvent dans la notion d'énergie : il est rare que l'on s'y réfère pour proposer que l'énergie libérée par telle ou telle activité thérapeutique ou quasi-thérapeutique puisse être utilisée à la mise sur pied de projets collectifs.

Après ces premières expériences, j'ai animé un certain nombre de sessions générales (au sens où chacun s'y inscrivait individuellement). Au fur et à mesure des années, j'avais l'impression que, par la publicité, par le témoignage des anciens participants, etc., s'établissait un certain processus de sélection et/ou d'auto-sélection de ceux qu'on retrouvait dans ces sessions : ils étaient, à mon sens, de plus en plus nombreux à y chercher soit directement un substitut à la psychothérapie, soit un mécanisme pour faire face au besoin de s'adapter à des situations nouvelles (un religieux qui se prépare à sortir des ordres, un ou une autre qui se prépare à divorcer, etc.), soit à chercher un oasis où on se repose de la vie quotidienne pendant un certain temps. Je n'en avais contre aucun de ces objectifs. Mais je trouvais - et je trouve encore - que le contexte de ces activités de groupes était un pauvre substitut pour la thérapie quand celle-ci est ce qu'on recherche et, surtout, cela ne coïncidait pas avec ce que je voulais faire dans la vie ! D'où mon orientation vers un autre type d'interventions, davantage susceptible de s'adapter à des situations particulières comme, par exemple, les grandes organisations industrielles, les groupes d'action, des départements universitaires ou collégiaux, etc. Mais je voudrais sauter dans le temps et faire tout de suite référence à une autre expérience qui, cinq ans après mes débuts dans le métier d'intervenant, a beaucoup influencé ma pratique et mes réflexions.

En 1964, toujours à Bethel qui était encore un centre important d'activités, je participai à un internat de dix semaines. Nous nous retrouvions dix-huit participants qui avaient tous en commun d'être des universitaires et ... d'être des hommes (il n'y avait aucune femme dans ce programme...). Cette expérience m'a influencé de bien des façons. J'en retiens quelques-unes seulement.

D'abord l'occasion de me "mesurer" avec d'autres (collègues et animateurs), i.e. de comparer à d'autres mon approche, mes théories, mes techniques, etc. : j'ai appris beaucoup de choses nouvelles, mais en un sens j'y ai appris surtout à prendre conscience de ces divers éléments et de mieux les situer dans un univers des possibles. Ces possibles, ils étaient nombreux car au cours de cet été j'ai été amené à explorer un peu de tout, du T-Group "pur" à l'approche de Blake et Mouton, des "theatre games" au mouvement de la Côte Ouest qui, justement a fait cette année-là son entrée dans les groupes de base de Bethel. (J'y reviens).

Paradoxe : c'est parce que la très grande majorité des participants à l'internat avait déjà fait l'expérience personnelle d'être en thérapie que j'ai pu expérimenter ce que j'appelais tout à l'heure un T-Group "pur" : à peu près personne n'avait tendance à utiliser le groupe dans cette perspective thérapeutique. Les phénomènes de groupes restreints y eurent une place assez grande et aussi les différences culturelles entre nous (il y avait un sous-groupe important de Juifs, quelques étrangers comme moi, des gens du Sud et des gens du Nord, un Mormon et quelques WASPS, etc.). Et ces thèmes, en un sens, étaient explorés en profondeur, à une profondeur que souvent on ne trouve, justement, qu'en thérapie.

Depuis quelques années déjà, on offrait des sessions "avancées" en "croissance personnelle" avec J. Luft, Bill Schutz, John Weir, etc. Nous (les 18 internes) avons profité de leur présence pour nous initier à leur approche. Détail intéressant et cocasse : comme - je l'ai mentionné - nous n'étions que des hommes, les responsables ont demandé à une bonne partie des cadres administratifs féminins sur place de participer avec nous : il apparaissait impensable et aussi dangereux de faire des activités d'expression corporelle s'il n'y avait pas de femmes dans le groupe. On craignait entre autres que sans elles ces activités prennent une signification inconsciente d'homosexualité. De toute façon, cela permettait d'une part de ne pas frapper de front certains modèles culturels : dans nos sociétés les femmes - malgré d'autres formes d'aliénation - pouvaient se permettre d'exprimer plus de choses avec leur corps et leur présence accélérerait certainement le processus de communication à ce niveau. D'ailleurs, encore aujourd'hui, je suis toujours curieux, en commençant un nouveau groupe dans des institutions à majorité masculine, de m'informer s'il y a au moins une femme dans le groupe : il est très rare que les premières tentatives pour aborder les thèmes plus émotifs ne viennent pas d'une femme (à moins évidemment que l'animateur ne prenne sur lui ou sur elle d'initier les choses). En un sens, cette nécessité d'avoir des femmes parmi nous indiquait déjà les liens demeurés plus ou moins implicites entre toutes ces activités dites de croissance et l'évolution de la situation des femmes : non pas surtout parce que les femmes y sont présentes, mais bien parce qu'on y permet aux hommes de vivre à un niveau de communication et sous des formes qui étaient, jusque là, culturellement définis comme "féminins". Je me demande s'il n'y a pas là un élément d'explication à l'engouement actuel pour ce genre d'activité. Ce serait là un lieu où hommes et femmes peuvent entrer en relation sans emprunter les schèmes culturels traditionnels. Personnellement, je m'y sentais à l'aise comme participant même si je n'entrevois pas aller dans cette orientation qui me semblait alors faire un pas de plus vers la thérapisation et vers des valeurs individualisantes.

Par ailleurs, il m'apparaît évident que la principale évolution de tout ce courant consiste en la ré-intégration du langage corporel comme source d'exploration, d'apprentissage et d'analyse. C'est là un progrès immense.

Malheureusement, à mon point de vue, les approches bio-énergétiques actuelles servent plus à transmettre de nouvelles techniques du corps - et aussi une nouvelle esthétique - qu'à comprendre le sens. En tout cas, pour le corps comme pour le reste des expériences vécues dans les "nouveaux groupes de thérapie", le sens qu'on y trouve ne dépasse pas le cadre de l'image de soi ou de la relation inter-personnelle. Pourtant s'il y a un secteur de l'activité "humaine" où la dimension culturelle et sous-culturelle est évidente, c'est bien celui-là. Les anthropologues ont depuis très longtemps noté les différences culturelles dans les techniques du corps et considèrent celles-ci comme intimement liées aux valeurs culturelles (déjà Mauss, le père de l'ethnologie française s'y intéressait). En d'autres termes, le corps est chargé d'une signification sociale et culturelle tout autant que les discours politiques ou les comportements de vote. Or ici encore, au nom de la profession de thérapeute ou du statut de spécialiste de la "croissance", on propose souvent, à l'égard du corps, de nouvelles normes, de nouveaux types de comportements sans en faire ressortir les significations sociales et culturelles. En un sens, le client risque d'accepter un service dont on ne lui explique pas toutes les significations. Or la thèse principale de l'anthropologie est justement que tous les modèles culturels forment un tout qui en donne le sens : en acceptant, par exemple, telle technique corporelle orientale peut-on vraiment la "divorcer" de son contrôle social et culturel d'origine. La question est importante et mériterait d'être explorée avec les clients tout autant que le corps lui-même. Pour reprendre une expression de J. Languirand, cela permettrait au client d'être à la fois "bien dans sa peau et bien dans sa tête". Et même dans le cas des approches "néo-reichien-nes", on n'y retrouve guère la problématique que Reich, il y a déjà quarante ans, formulait à propos du support entre la sexualité et le système social (**Psychanalyse et Matérialisme historique**). Comme pour Marx, on fait une césure entre le jeune et le vieux Reich... Cet intérêt pour le corps, à mon avis, prend tout son sens de ce que dans notre type de société s'établit un nouveau rapport au corps : cela va de la possibilité du contrôle des naissances, à l'avortement, au jogging, au ski de fond, aux vacances sur le bord de la mer, aux séances de relaxation pour les employés du Centre-Ville. Un des projets les plus passionnant serait sans doute de mieux comprendre, par exemple, le rapport au corps que supposent ou qu'imposent la structure de production, la situation de travail. On entend souvent l'expression familière : "la journée ou la semaine m'a rentré dans le corps". Mais l'autre jour je lisais une formule encore plus riche de sens : "les institutions nous rentrent dans le corps". Il sera possible, sans doute, de mieux comprendre les institutions à travers les corps qu'ils façonnent (1). Peut-être alors les

1) Il y a à ce sujet des expériences et des analyses intéressantes qui se font actuellement. On peut trouver, par exemple, dans le numéro que **Sociologie et Sociétés** a consacré à l'intervention psychosociologique, un article de Keleman qui indique certaines pistes. Une récente session avec un groupe de responsables syndicaux m'a aussi démontré que l'exploration et l'analyse des liens entre l'appartenance de classe et la sexualité pouvaient se faire de façon relativement simple et efficace, à la condition bien sûr d'inclure ce type de préoccupation dans le champ des "relations humaines".

interventions pourront déboucher sur d'autres solutions que celles qui sont aujourd'hui proposées : faire le saut dans une "nouvelle culture" intéressante mais marginale et sans pouvoir, ou apprendre à relaxer sur son heure de dîner.

Si l'introduction du corps comme lieu et comme moyen d'intervention me semble un net progrès (dans le sens qu'il n'y a pas de raison pour ne pas l'introduire), tout n'est pas progrès dans ce qui a été introduit comme mode d'intervention depuis l'époque du T-Group classique auquel j'ai fait allusion. Comme bien d'autres, j'en étais venu à penser le développement de ce secteur comme se produisant en ligne droite : chaque nouvelle approche complétant celles qui l'avaient précédée. Une expérience récemment m'a permis de mieux réaliser en quoi les divers groupes de croissance n'avaient pas tout récupéré des expériences du T-Group.

Dans le cadre d'un programme de perfectionnement en pédagogie s'adressant à des professeurs d'un CEGEP, on m'avait invité (en 1974) à animer une session de "dynamique de groupe". Au cours d'une réunion préliminaire, le responsable de ce programme avait été amené à préciser que cette session n'était pas de la thérapie, ni de l'analyse transactionnelle, ni de la *gestalt* ni de la croissance personnelle, etc., toutes des activités qui étaient déjà offertes à l'intérieur du programme et auxquelles au moins certains professeurs avaient déjà participé ou, dans d'autres cas, ne désiraient absolument pas participer. Je me trouvais donc à devoir travailler dans un corridor relativement étroit et à renoncer à certaines techniques qui, dans ce milieu, étaient venues à être identifiées à l'une ou l'autre de ces approches. Je me retrouvai finalement à animer ce groupe dans la tradition du T-Group, dans sa variante non-directive. Or je m'aperçus très vite que ce groupe permettait aux participants de faire des expériences différentes qu'apparemment ils n'avaient pas effectuées dans les autres groupes.

- D'abord ils étaient très peu conscients de la dynamique de leur groupe. Les processus de groupe leur étaient relativement étrangers et, surtout, ils n'avaient, au point de départ, aucunement l'idée d'apprendre des choses à ce niveau-là. Les processus du groupe, c'était l'affaire de l'animateur et c'était à lui seul de prendre en charge la vie du groupe, de s'assurer à ce que chaque participant reçoive sa part de bénéfice. Or c'était là l'attitude habituelle des participants des T-Groups de 1960. Si le groupe n'allait pas aussi "rapidement" ou aussi "en profondeur" qu'ils le souhaitaient ils ne s'attendaient pas à ce que cela soit **pour eux** l'occasion d'apprendre des choses sur leurs propres réactions, sur les processus de groupes qui étaient en jeu et surtout sur les façons de changer la situation.
- Leur critère de succès était que le groupe aille bien, vite, en profondeur, etc., et non le fait d'expérimenter comment leur propre

personnalité, certaines normes de groupes, certains mécanismes permettent ou non d'atteindre un tel objectif. En mettant l'accent sur ces dimensions, ce groupe favorisait une expérience différente des autres types de groupes.

- En corollaire, une autre source d'expériences différentes concernant ce que j'appelle les décisions existentielles de participation. Chacun devant se prendre en charge dans le groupe - et devant prendre le groupe en charge, chacun devait décider de ce qu'il introduisait dans le groupe, de ce qu'il essaierait d'empêcher de se produire, etc. Les participants devenaient ainsi conscients de leur mode de participation et des décisions existentielles qu'eux-mêmes et les autres devaient poser. Cette expérience se fait sans doute dans presque tous les types de groupes, mais le T-Group classique implique, je pense, une remise en question plus fondamentale des systèmes d'autorité et de pouvoir. Mais comme l'a rappelé récemment Rogers, l'approche non-directive (très proche de celle du T-Group) est plus qu'une affaire de style: elle permet, en effet, l'exploration et l'expérience du pouvoir.

Il n'y a sans doute pas lieu de prononcer un plaidoyer en faveur de la "dynamique de groupe"! D'autant moins qu'elle-même pose les problèmes auxquels j'ai fait allusion dans la première partie de ce texte: elle s'enferme volontiers dans les limites des groupes restreints et abstraits de tout contexte social. Mais peut-être y a-t-il moyen de reprendre autrement certains acquis de ce qui a été la dynamique de groupe.

Au terme de ces réflexions, je me rends compte que j'ai sauté dans le temps: du début de mes expériences d'intervenant à des expériences assez récentes. De l'entre-deux, que ressort-il? Si je catégorise ma propre pratique - ce qui est toujours une opération périlleuse - je dirais a) qu'elle porte de plus en plus sur des groupes "réels": b) que, contrairement à l'idéologie de la neutralité de l'animation que je partageais au tout début, j'en suis venu à "choisir de plus en plus mes clients en fonction des valeurs qu'ils véhiculaient (analyser ici ces valeurs serait intéressant mais m'amènerait à dépasser le cadre de ce court essai); c) que ma forme d'intervention est peu à peu devenue beaucoup plus complexe, en ce sens que pour un même organisme, par exemple, je faisais à la fois de l'analyse de l'organisation, rédigeais des rapports, animais des séances de travail, explorais les relations inter-personnelles des membres de l'organisme, etc.; d) qu'elle a porté le plus souvent possible sur des interventions à long terme (de six mois à deux ans); e) qu'elle s'est toujours exercée à temps partiel et en parallèle avec des activités de recherche et d'enseignement. Ce dernier trait ne vient pas exclusivement du fait que j'occupe un poste dans une université: je crois que je n'aurais pu mener exclusivement une carrière d'intervenant, pas en tout cas dans le contexte actuel de ce métier. Je connais d'ailleurs un bon nombre d'intervenants qui ont senti le besoin de se réorien-

ter après un certain nombre d'années, souvent en se posant de sérieuses questions sur la portée de leur métier. Mais le processus de professionnalisation aidant, les activités, elles, continuent... Pour ma part deux projets sont en marche qui, chacun à leur façon, me permettent d'aborder des thèmes similaires aux préoccupations que ce texte-ci véhicule: un premier concerne des interventions auprès d'un organisme syndical, un second, la réalisation d'une session visant, entre autres choses, à explorer le jeu de l'histoire et des institutions sociales sur l'image de soi et sur le corps. (1)

SUMMARY

The author, a psycho-sociologist and a professor in the department of sociology at l'Université de Montréal, looks back and reflects on his practice as an intervener in different types of groups. He returns to his first experiences with T-groups and to the analysis of them which he made at the beginning of his practice. Furthermore, this analysis touches on questions that remain very relevant. Thus the author explains why, for social reasons, he came to privilege work with "real groups" rather than that with spontaneous groups. On the basis of twenty years of experience and a view of many group approaches it can be asked whether the question of man in society as a change agent should not be posed to a greater extent within groups.

1) Dans **Sociologie et Sociétés**, vol. 9, no 2, d'octobre 1977, le lecteur trouvera un article de moi qui présente une réflexion plus systématique mais sans référence immédiate à ma propre pratique. Ce numéro, entièrement consacré au thème "psychologie, sociologie, intervention" comprend également plusieurs textes qui ne sont pas étrangers à certains thèmes développés ici. On y trouvera aussi de nombreuses références bibliographiques.